

cienne France, nous voyons la belle-sœur de Valentine de Milan faisant jouer à plusieurs reprises devant elle les *ménestrels* du roi, des *bateleurs* et des *joueurs de personnages*; il est baillé un escu à un joueur de *basteaux*, nommé Mathieu Lestuveur, qui a joué au Plessis-Piquet; à Ferry Cablinguet.

On remarque que, dans ce document, la qualité de jongleur n'est pas employée. L'aut-il croire, avec Delamarre (*Traité de la police*, t. III, liv. II, ch. II) que le nom de *bateleur* remplaçait déjà ceux de jongleur et d'histrion? Nous avons vu précédemment que le jongleur de la tradition, le primitif jongleur, l'artiste multiple s'était transformé, et que son héritage était dévolu aux ménestriers ou ménestrels et aux *bateleurs*. Mais le nom subsistait encore, ne faisant plus qu'un, cela n'est pas douteux, avec celui de *bateleur*. Dans le mystère de *Saint-Christophe*, d'Antoine Chevalot, qui date des premières années du XVII^e siècle, on voit le *jongleur* Mauloue, parcourant villes et villages avec tout l'attirail de sa profession :

Bastons, bacins, soufflets, timbale,
Les gobelets, la noix de galle.
Le singe, la chèvre, le chien,
Et l'ours.

vendant des images de sainteté et chantant des chansons badines. Le jongleur est tout à fait dégénéré en opérateur et en charlatan. Une ordonnance du parlement, de l'année 1543, nous offre un renseignement qu'il est bon de noter; elle nous montre que, concurremment avec les *confères de la passion*, il y avait encore, à cette époque, dans Paris, des comédiens appelés *jongleurs* et *bateleurs*. « La cour, avertie que plusieurs du populaire et gens de métiers s'appliquent plutôt à voir jeux de *basteleurs* et *jongleurs*, et y donnent un et deux grands blancs; ce qu'ils ne font pour les pauvres... » défend à tous *basteleurs*, *jongleurs* et autres semblables de jouer en cette ville de Paris, ou sonner leur tambourin, quelque jour que ce soit, sous peine du fouet et bannissement de ce royaume. » Delamarre, que nous citons tout à l'heure, prétend qu'à la date où il écrivait (1705), les noms de jongleur et d'histrion avaient décidément été remplacés par celui de *bateleur* (probablement comme aujourd'hui ce dernier, par celui de saltimbanque), et qu'ils n'en avaient point d'autre alors. Il cite, en outre, un règlement de 1560 et 1588, toujours en vigueur en 1705, qui défendait aux *basteleurs* « de jouer les dimanches et les jours de fêtes, aux heures du service divin, de se vestir d'habits ecclésiastiques et de jouer des choses dissolues ou de mauvais exemple, à peine de prison et de punition corporelle. »

En avançant dans ce travail, nous ne pouvons oublier que *bateleur* a de nombreux synonymes, qui ne remplacent pas, il est vrai, ce mot, mais qui en sont comme autant de rameaux vivaces, ayant chacun une existence reconnue, et que faire ici l'histoire du groupe tout entier, ce serait épiéter sur certains mots qui réclament de nous une mention spéciale. Nous avons déjà renvoyé le lecteur au mot *baladin*, nous continuerons notre tâche aux articles *charlatan*, *farceur*, *opérateur*, *paradiste*, etc. L'ensemble de ces articles formera réellement l'histoire du *batalage*, complétée encore par la biographie particulière de tous ces joyeux compères qui ont conservé parmi nous la tradition du rire et de l'esprit gaulois, tels que Bruscamille, Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume, Turlupin, sans oublier les Barry, les Bobèche, les Galimafre, les Mondor, les Tabarin, les Tacconnet, et autres pitres, saltimbanques, grimasiers, diseurs de sornettes, grands hommes du ruisseau et de la place publique, passés maîtres en l'art de la bouffonnerie, de la parodie, de la hâblerie, dont la liste immense débute avec le monde et se terminera avec lui, si toutefois les règlements de police ne s'y opposent. Hélas ! et d'un mot, nous voilà triste, quels temps peu propices aux comédiens de la place publique sont les nôtres ! Aujourd'hui que tout est réglementé, administré, paté, les livres paroles n'éclatent plus, salées et pimentées, comme jadis, sur la place publique ou sur les champs de foire. Ombres de Grattelard, de Gilles le mais, de Padelle, de Jean Farine, de Gringalet, de Guillot-Gorju, de Goguelu et de tant d'autres, voilez-vous la face, vous ne pourriez plus aujourd'hui, grâce au progrès, rien trouver à dire de spirituel sur nos modes, nos préjugés et le reste. On a fait de nous des demi-dieux, alignés au cordeau, dont vous ne trouveriez rien à dire; nous sommes parfaits, et vos épigrammes s'émousseraient sur le tricorne des agents de la force publique, qui n'entendent plus raillerie. D'ailleurs, on a exproprié, pour cause d'utilité publique, tous ces bons endroits où vous faisiez merveilles; on a macadamisé le Pont-Neuf et jeté bas les halles — les halles où Herpinot brillait devant la populace grouillante. Où sont maintenant les foires Saint-Germain, Saint-Ovide et Saint-Laurent? La foire du Saint-Esprit, qui se renouvelait tous les lundis sur la place de Grève, et la foire de Bezons, où l'on allait en partie fine; la foire Saint-Clair, qui s'échelonnait le long de la rue Saint-Victor, celle que ramenait le 24 août devant les galeries du Palais de Justice, et tant d'autres où toute la confrérie de bohème, que l'on écoutait à queue bée, déployait ses plus fiers oripeaux, ses plus

éclatantes fanfares et ses coq-à-l'âne à tout rompre, dites, où les retrouverez-vous? et ces pages, clercs, écoliers, laquais, archers, filous, bourgeois, tireurs de laine, chambrières, écossaises, gentilshommes, grisettes, poètes crottés et académiciens, toujours prêts à vous offrir, toujours avides de vos joyeusetés et de vos hardiesses, où sont-ils?... Le dernier des vôtres a risqué une dernière allusion, qui vous en dira bien sûr assez : « Les rassemblements au nombre de plus d'un sont interdits. » Et puis, si vous reveniez, ô farceurs de génie, dont le vent dispersait chaque jour les étincelles, il vous faudrait faire viser votre esprit huit jours d'avance par la commission d'examen, et vous munir d'une médaille frappée à la rue de Jérusalem. Ainsi toutes choses disparaissent : un siècle chasse au loin ce que le siècle précédait admirait. Les mœurs changent, le langage s'épure, dit-on, parce que la verve s'en va : l'argot s'étale, il est vrai, comme un chancre rongeur sur l'idiome sensé et coloré des ancêtres; mais le mot gras, le mot salé, le mot concis, plein et robuste, qui va droit au but et dit ce qu'il veut, ce mot de la farce, engendré d'un jet au pays de batelage; ce mot plantureux, qui renferme toute la sève nationale, ce mot, atteint d'atrophie et de chlorose, s'est mis en quarantaine. Nos pères ont vu et applaudi les derniers *bateleurs* dignes de ce nom, en la personne du père Rousseau, de Louis le Borgne, de Gringalet, deuxième du nom, de Faribole, de Bobèche et de Galimafre, lesquels furent plus particulièrement des paradistes, variété du genre *bateleur*. Nous avons vu, nous, par grâce dernière, quelques charlatans, le marchand de crayons Mengin et le dentiste Duchesne; mais c'est là la menue monnaie des célébrités du Pont-Neuf. L'inventeur de la poudre persane, le grand Miette, a été, de nos jours, le seul héritier de toute cette joyeuse bande dont Tabarin est l'aïeul : l'ombre de Brioché lui avait souri.

Donc, l'art du batelage est tellement dégénéré, qu'on est presque tenté d'affirmer qu'il a disparu. Quelques rejetons de cette végétation sauvage qui a préparé notre théâtre et vécu ensuite à son ombre se montrent encore, les jours de fête, sur la place publique de nos petites villes et de nos bourgs; ces jours-là, quelques familles de saltimbanques font, avec la permission de M. le maire, sonner le porte-voix et grincer les cymbales; quelques musiciens allemands, parés de vestes à brandebourg et de shakos à aigrettes, composent l'orchestre; le paillasse enfle ses joues, fait résonner ses grelots, débite des calembours qui feraient lever le cœur de pitié à feu Goguelu; la jeune première, le jarret tendu, le poing sur la hanche, la jupe arrondie, envoie de temps à autre un soufflet au pauvre diable qu'un maigre repas a rendu étique; puis un monsieur « not' bourgeois » vêtu d'un paletot marron, porte la main à son chapeau gris-bleu, et, avec le secours d'une baguette qui lui sert à montrer un à un les exercices représentés sur les toiles suspendues derrière lui, débite un boniment qui brille généralement par la platitude et par ces écarts de consonnance qu'on décore du nom de *curis*, dans le langage familial. Ces saltimbanques nomades, derniers et obscurs vestiges d'une race curieuse et forte, forment encore une classe nombreuse, qui comprend toutes les variétés autrefois désignées sous le nom générique de *bateleurs*, tels que : bouffons, pitres, paillasses, faiseurs de tours, écuysers, jongleurs, escamoteurs, danseurs de corde, charlatans, montreurs d'animaux, etc. Ordinairement très-malheureux, nos modernes *bateleurs* vivent au jour le jour, travaillant isolément, ou réunis en troupe sous la direction d'un entrepreneur aussi besoigneux qu'eux, et qui parfois, de sa voix enrouée, leur dit, quand la recette est mauvaise, comme le Bilboquet de la comédie : « Mes enfants, mes chers associés, tout n'est pas rose dans la vie !... tout n'est pas jasmin dans notre profession. Il y a de bons jours, il y en a de mauvais; il faut prendre le temps comme il vient... On ne soupe plus dans la bonne société; on ne dîne jamais, c'est mauvais genre; nous déjeunerons mieux demain matin... Mes enfants, les temps sont durs; les entreprises dramatiques sont dans le marasme, et l'indifférence du public a tué l'art. O l'art ! ô l'art ! où se fourre-t-il ce coquin-là ? »

Maintenant que nous avons jeté quelques fleurs sur la tombe de la grande famille des *bateleurs*, encore plus nombreuse que celle de Priam, voyons s'il faut donner des pleurs à cette race disparue. Autrefois, le saltimbanque était le propriétaire le plus riche de la capitale; toutes les places de la grande ville lui appartenait; il y campait, il y installait ses pénates, il y dormait, et, la nuit, si l'en- vie lui en prenait, il pouvait se livrer à des rêves sardanapalesques et se croire transformé en marquis de Carabas. Quand il voyageait, plus heureux que Danton, il emportait sa patrie à la semelle de ses brodequins. Depuis dix ans, les choses ont bien changé : les places publiques ont été métamorphosées en squares vastes et élégants, où la nombreuse population ouvrière respire le soir un air purifié et trouve, en plein Paris, les agréments du bois de Meudon. Y avons-nous gagné? Hippocrate dit oui, mais Galien dit non; et le *Grand Dictionnaire*, quoi qu'il ait dit plus haut,

dans un de ses accès de sentimentalité, est de l'avis d'Hippocrate.

Pour que cette étude sur le *bateleur* soit complète, il nous reste à donner un spécimen des parades jouées en plein vent; celle-ci est une pochade prise sur le vif. Comme celui qui en est le fauteur est l'ami le plus intime de M. Pierre Larousse, nous la copions textuellement sans craindre des poursuites en contrefaçon :

LES QUATRE PRUNES.

Une très-belle, très-célèbre et très-spirituelle actrice venait de lancer un bon mot. — Je dis lancer, parce que trop souvent le bon mot est une flèche et qu'il blesse celui qu'il atteint. — « Peuh ! s'écria un jeune fat, en portant la main à la blessure, aujourd'hui l'esprit court les rues. — Allons donc ! repartit Mlle Sophie Arnould, ce sont les sots qui font courir ce bruit-là. »

Si Sophie Arnould s'était trouvée dernièrement dans la grande rue de Boulogne, où s'ébat depuis quinze jours la fête patronale, elle aurait vu l'esprit, habillé en Paillasse, monté sur des tréteaux et courant véritablement les rues : Rabelais aurait ri aux éclats, lui qui nous a tant fait rire. J'imagine que l'on n'est peut-être pas assez attentif à cet esprit qui secoue ses grelots sur quatre planches, au frontispice d'une baraque où l'on voit un Hercule de Batignolles, un Huron de Carpentras, un sauvage de Lons-le-Saunier, et où se joue le vaudeville au prix de 15 cent. les premières. L'esprit s'échappe en fusées, éclate en cascades; on est tout ébloui de ces étincelles, auxquelles on était loin de s'attendre en un tel lieu et sous de tels oripeaux. La petite fleur que je vais livrer à votre admiration s'est-elle épanouie en plein vent, ou n'a-t-elle pas été tirée de quelque serre chaude dans les jardins enchantés de Scribe, de Dumanoir ou de Théaulon? Je l'ignore; c'est une question de bibliographie que je laisse à résoudre aux Quérards présents et aux Saumaises futurs.

PAILLASSE. Ah! ah! ah! ah! ah! Prrr! prrr! Voilà, voilà, voilà.

Quand j'ai bu du vin clair et
Tout tourne, tout tourne,
Quand j'ai bu du vin clair et,
Tout tourne au cabaret.

LE MAITRE, survenant. Tiens ! (Il lui donne un soufflet.) Voilà, coquin, pour m'avoir éveillé en sursaut. Tu cries comme les oies du Capitole. As-tu donc envie de te faire chasser? Oublies-tu que tu as ici une place excellente, et que, pour la conserver, il faut te conduire d'une manière décente? Voyons, que te manque-t-il? Tu as de beaux appointements, cent francs par mois.

PAILLASSE. Oui. (A part.) Que je reçois en quatre paiements, chaque fois rien.

LE MAITRE. Tu es bien nourri.

PAILLASSE. Oui. (A part.) Ce matin, une couenne de lard dont le chat n'a pas voulu.

LE MAITRE. Bien couché.

PAILLASSE. Oui. (A part.) Au fond d'une malle.

LE MAITRE. Bien logé, au troisième.

PAILLASSE. Oui. (A part.) Au troisième au-dessus de l'entre-sol... du sixième.

LE MAITRE. C'est beau pour un jeune homme de ton âge; car tu n'as que vingt ans.

PAILLASSE. Oui. (A part.) Sans compter huit ans de nourrice et six mois de maladie.

LE MAITRE. Ce n'est pas tout. A partir d'aujourd'hui, je veux encore te donner autre chose.

PAILLASSE (vivement et tendant la main). Vrai, monsieur?

LE MAITRE. Ma confiance.

PAILLASSE (désappointé). Ah ! (A part.) C'est une monnaie qui n'a pas cours; on ne s'achète pas avec cela une paire de bottes.

LE MAITRE. Tu vois cette fiole? Il y a là quatre fruits confits; des fruits rares, exquis, qui viennent des îles Fortunées. Ils coûtent douze cents francs chacun. Eh bien ! c'est à toi, à toi, entends-tu?

PAILLASSE (tendant la main). Oh ! monsieur !

LE MAITRE. A toi que...

PAILLASSE. Oh ! monsieur ! monsieur !

LE MAITRE... Que je les confie pour les porter à ma meilleure amie, Mme de Saint-Hilaire, rue Racine, n° 13. Voyons, répète cela.

PAILLASSE. Mme Racine, rue Saint-Hilaire, n°...

LE MAITRE. Mais non, coquin, Mme de Saint-Hilaire, rue Racine, n° 13.

PAILLASSE. Oui, oui; Mme Treize, rue Racine, n°...

LE MAITRE. Mme de Saint-Hilaire, n° 13.

PAILLASSE. C'est bien ça : Mme Thérèse, rue...

LE MAITRE (tirant une carte de son portefeuille). Tiens, voici la carte de mon amie; tu sais lire?

PAILLASSE (lisant). Mme de Saint-Hilaire, rue Racine, n° 13. C'est ce que je disais.

LE MAITRE. Tu lui diras : Mme de Saint-Hilaire, voici un bocal de fruits des îles Fortunées, que mon maître vous envoie. Voyons, répète.

PAILLASSE. Mme Fortunée, voici un fruit du bocal des îles Saint-Hilaire que mon maître vous envoie.

LE MAITRE. Je crois que le pendard le fait exprès. Mme de Saint-Hilaire, voici un bocal de fruits des îles Fortunées, que mon maître vous envoie.

PAILLASSE (avec volubilité). Mme de Saint-Hilaire, voici un bocal de fruits des îles Fortunées, que mon maître vous envoie... Oh ! monsieur, je ne pourrai jamais dire cela.

LE MAITRE. Tu viens de le dire, maraud.

PAILLASSE. Alors, monsieur, je vous assure que c'est sans le faire exprès.

LE MAITRE. N'oublie pas que je t'attends ici dans une heure, pour savoir la réponse. (Il sort.)

PAILLASSE (seul). Douze cents francs ça cune ! c'est-à-dire que ça doit être sucré, à vous réjouir l'estomac et à vous embourber le palais pour le restant de vos jours. Et dire qu'il existe des mortels assez fortunés pour... Ah ! mon père, que n'étais-tu le Grand Mogol ou le schah de Perse? Ton fils dormirait sur un oreiller rembourré de feuilles de roses, et, à son réveil, la main d'une belle esclave lui présenterait une prune des îles Fortunées.

(Pendant ce monologue, il a adroitement dénoué le cordon, qui tombe avec le papier qui recouvrait la fiole.)

Tiens ! le papier qui s'en va tout seul... Si je mangeais une prune?... rien qu'une... une petite... Au fait, pourquoi pas? L'ami de mon maître n'en sait pas le compte... L'occasion est belle... elle ne se représentera peut-être jamais. Saisissons-la... par les cheveux. (Il prend une prune par la queue et l'avale.) Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! septième ciel, je t'esca- lade. J'entrevois... aïe ! aïe ! aïe ! (Il se tient le ventre en faisant force contorsions.) Aïe ! aïe ! aïe ! (Se calmant tout à coup.) Ah ! j'y suis ! Elle est toute seule; elle s'ennuie. Parbleu oui, elle s'ennuie, elle s'ennuie. Là ! là ! ma mignonne, calmez-vous. Vous voulez une compagne? On va vous en expédier une. Saisissons une deuxième... occasion par... la queue. (Il avale une seconde prune.) Oh ! délicieux ! superdélécieux !... Aïe ! aïe ! aïe ! aïe ! aïe ! Voilà qu'elles se battent. Si nous les prenions en douceur? C'est cela; un peu de jus... Aïe ! aïe ! aïe ! aïe ! Le duel continue. (Se calmant de nouveau.) Eh ! mais, j'y pense. Envoyons-en une troisième pour les séparer. (Il avale une troisième prune, puis il exprime le même ravissement suivi des mêmes contorsions.) Allons ! bon ! voilà qu'elles se mettent deux contre une. Oh ! aïe ! aïe ! aïe ! (Se calmant tout à coup.) Il n'y a qu'une chose à faire; égalisons les chances. (Il avale la dernière prune.) Douze cents francs ! Elles valaient douze cents francs ! Et ce jus ? (Il boit le jus.) C'est du coulis d'ortolans, une vraie purée d'ananas.

Quand j'ai bu du vin clair et,
Tout tourne, tout tourne,
Quand j'ai bu du vin clair et,
Tout tourne au cab....

(Il entend son maître, et met précipitamment la fiole dans sa poche.)

LE MAITRE, qui a aperçu le mouvement de Paillasse. Ah ! ah ! te voilà revenu ?

PAILLASSE. Oui, monsieur.

LE MAITRE. Tu n'as pas été longtemps. (Saisissant le bras de Paillasse, qu'il secoue fortement.) C'est bien, mon garçon; c'est bien, c'est bien, c'est bien.

PAILLASSE (le regardant et ne sachant guère ce que cela veut dire). A part. Qu'est-ce qu'il a donc ?

LE MAITRE. Je te dis merci, mon garçon; merci, merci, merci. (Il secoue plus fortement, en prononçant chacun de ces trois derniers mots.)

PAILLASSE. Mais, monsieur, ne me remerciez pas si fort. Vous allez me casser le bras. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc ?

LE MAITRE. Au contraire, mon garçon. Quand on a un domestique comme toi, honnête comme toi, fidèle comme toi, sobre comme toi (à chaque mot, il lui secoue plus fortement le bras) il faut y tenir. Et j'y tiens, j'y tiens, j'y tiens. (Il secoue de nouveau.)

PAILLASSE, dégageant sa main, — à part. Il y tient trop. Qu'est-ce qu'il a donc ?

LE MAITRE. Maintenant que je t'ai remercié comme tu le mérites, prenons une chaise (il secoue), asseyons-nous (il secoue), et causons (il secoue).

PAILLASSE, reculant sa chaise le plus loin possible. Décidément, il a quelque chose.

LE MAITRE. Comme cela, mon garçon, tu as parfaitement trouvé la demeure de mon amie ?

PAILLASSE. Oh ! oui, monsieur.

LE MAITRE. Qu'est-ce qu'elle t'a dit, mon amie ?

PAILLASSE. Oh ! elle m'a dit des choses, des choses, des choses. Elle m'a dit beaucoup de choses, monsieur.

LE MAITRE. C'est bien... Qu'as-tu remarqué de particulier sur la cheminée ?

PAILLASSE. Sur la cheminée, monsieur?... Ah ! monsieur, quelle cheminée ! D'abord il y avait sur la cheminée... il y avait... et puis ensuite... Ah ! quelle belle cheminée ! monsieur. Et puis encore, sur la cheminée... ah ! quelle magnifique cheminée !... Enfin, il y avait... Ah ! monsieur, c'est une bien belle cheminée !

LE MAITRE. Ah ! tu as remarqué tout cela ? (Il approche sa chaise.)